



La Grande Histoire du CHRISTIANISME

Sous la direction
de Laurent Testot

Éditions
SCIENCES
HUMAINES

Maquette couverture et intérieur : Isabelle Mouton.

Retrouvez nos ouvrages sur

www.scienceshumaines.com

www.editions.scienceshumaines.com

Diffusion : Volumen
Distribution : Interforum

En application de la loi du 11 mars 1957, il est interdit de reproduire intégralement ou partiellement, par photocopie ou tout autre moyen, le présent ouvrage sans autorisation de l'éditeur ou du Centre français du droit de copie.

© Sciences Humaines Éditions, 2019

38, rue Rantheaume

BP 256, 89004 Auxerre Cedex

Tél. : 03 86 72 07 00/Fax : 03 86 52 53 26

ISBN = 9782361065232

LA GRANDE HISTOIRE DU CHRISTIANISME

Sous la direction de
Laurent Testot

La Petite Bibliothèque de Sciences Humaines

Une collection créée par Véronique Bedin



LA PROMESSE DU CHRIST UNE BRÈVE HISTOIRE DU CHRISTIANISME

Un homme seul. Seul face à la foule. Seul face à l'appareil répressif du plus grand empire de tous les temps, au dogmatisme des gardiens du Temple, à l'aveuglement humain. Un homme seul mandaté par un Dieu lointain pour sauver l'humanité. Un Dieu de justice qui devient ainsi Dieu d'amour, offre à ces humains ingrats, violents et imparfaits que nous sommes la souffrance rédemptrice de son Fils, mis à mort de la manière la plus atroce et indigne que l'on pouvait alors concevoir.

L'efficacité d'un mythe

À en juger par le nombre de personnes aujourd'hui touchées, alors qu'un humain sur trois en ce monde se revendique chrétien, les Évangiles ont été le mythe le plus efficace de tous les temps. Mythe, au sens anthropologique de récit fondateur partagé par une communauté. Ce mythe s'est incarné dans le calvaire de Jésus, psalmodié autrefois dans les catacombes, minutieusement sculpté au fil des quatorze stations des innombrables calvaires dont l'art catholique a décoré ses églises.

Ce mythe est à la fois intemporel, obsessionnel, et formidablement plastique. Ce pourquoi il a pu évoluer. Il s'est adapté aux changements sociaux, a survécu aux tempêtes politiques, s'est joué des revirements idéologiques. Son plus féroce propagandiste, Tertullien, un converti enthousiaste, Père de l'Église potentiel avant de virer hérétique, à la charnière des II^e et III^e siècles, aimait à dire que la mort de Jésus était un scandale. Comment imaginer, dans une société élitiste comme celle de Rome, un destin plus méprisable que celui de cet obscur prophète juif et plébéien ? En rébellion contre l'Empire, dénoncé et vilipendé par les siens, livré sous les crachats au plus dégradant des supplices, pour revenir d'entre les morts ouvrir la voie

vers le salut pour tous ! La Passion était si scandaleuse que son message en devenait incroyable. Tout le génie rhétorique de Tertullien fut mobilisé pour clamer que cela ne pouvait être que vrai, tellement cela était impossible. Au plus efficace des messages, il fallait un slogan qui percute les consciences, en suscitant le plus extrême des paradoxes. Jésus était ressuscité, ce ne pouvait être que vrai. Il était Christ, l'Élu qui devait revenir à la fin des temps.

Avant Tertullien, juste après Jésus, Saul avait accompli l'étape décisive. On ne sait pas grand-chose de certain sur Jésus, sinon qu'il était juif. Ses héritiers directs, notamment Jacques le Juste, « frère de Jésus », semblent considérer que son message s'adresse aux juifs. Saul est un juif hellène, comprendre un collabo des Romains, qui rencontre Jésus alors qu'il traque ses disciples du côté de Damas. Puis, soudain, le voilà ébloui, converti. On le dirait aujourd'hui *born-again*, de ces gens qui renaissent après avoir « rencontré » Jésus. Que cette rencontre soit fantasmée, métaphorique ou réelle, elle est en tout cas une évidence pour la personne concernée.

Saul de Tarse se métamorphose en saint Paul. Contre Jacques, il défend qu'il n'est pas nécessaire d'être circoncis pour faire *shabbat*. Il veut ouvrir grand les portes de la synagogue aux *goyim*, les non-juifs, pour peu qu'ils lui semblent de bonne volonté. Les chrétiens cessent dès lors d'être juifs. Cela prend deux ou trois siècles. Car si les rabbis d'un côté, les diacres de l'autre, s'emploient à clore leurs territoires théologiques, à théoriser les distinctions, on devine que leurs subtilités échappent à nombre de leurs ouailles. Certains s'obstinent à rester judéo-chrétiens.

Le choix de Constantin

L'affaire décisive se joue vers 310. Depuis huit décennies, l'Empire vacille. Les légions font la loi, investissent des empeurs à seule fin d'être rémunérées – un champion intronisé se doit de verser de bonnes soldes. Mais ces armées sont indispensables, pense-t-on, pour tenir les Barbares à distance, quand ceux-ci ne rêvent que de venir s'installer autour de la Méditerranée pour jouir de ce confort extraordinaire associé à Rome :



thermes chauffés, urbanisme planifié, jeux du cirque, distribution de pain, oisiveté, esclaves...

Au début du IV^e siècle, les chrétiens représentent 10 à 20 % de la population de l'Empire. Ils ne sont pas aimés. Mauvais citoyens, qui refusent comme les juifs de rendre le culte impérial. Sacrifier à l'Auguste n'est pas un acte religieux. C'est d'abord une histoire de civisme. C'est certifier publiquement qu'en bon citoyen, vous obéissez à l'empereur. Les monothéistes en font tout une histoire. Ils renâclent à l'idée de sacrifier à ce qu'ils disent être des idoles. Cela fournit prétexte à des persécutions, souvent liées à l'impécuniosité des empereurs. Quand vous êtes à court d'argent, une bonne campagne de saisie des biens des contrevenants renfloue les caisses. Quelques martyrs partent dans les arènes distraire le peuple. Et des relaps abjurent. Ils reviendront plus tard à l'Église. Celle-ci va beaucoup débattre de ce qu'il convient de faire de ces lâches opportunistes.

Et en 312, nouveau miracle. Surgit un autre maître en propagande. Il revivifie une histoire qui sans lui se serait probablement étiolée. La veille d'une bataille décisive, le général Constantin voit une croix dans le ciel ! Et il entend une voix : « Par ce signe tu vaincras. » Une fois couronné empereur, il propulse le christianisme aux premières loges. Et s'occupe de prendre en main l'Église. Ça devient affaire de pouvoir. Les évêques se réunissent, intriguent, s'excommunient, multiplient les arguties autour de la nature de Jésus : homme ou Dieu ? Rien de tout ça ou les deux à la fois ? Avec ou sans hiérarchie des natures ? Fusionnées ou distinctes ? Le dogme s'affine. Les perdants sont exilés, leurs suivants chassés, leurs livres oubliés. Ce IV^e siècle est décisif. C'en est fini du paganisme. Avec l'empereur Théodose, le culte d'État devient religion unique : les temples sont détruits et l'Église du Christ instaure son monopole sur les terres impériales. L'Europe occidentale est désormais chrétienne. Les princes barbares, ayant annexé entre-temps les morceaux de la Rome d'Occident, l'ont bien compris. Chaque roi y va de son récit de conversion miraculeuse pour sanctifier son pouvoir. Être oint par l'Église devient l'atout maître pour régner. Le pouvoir associe désormais la mitre et l'épée, la pourpre et l'acier.

Tempête du désert

À l'est, Rome survit. Constantinople a ses empereurs sacrés, lieutenants de Dieu sur Terre. Plus loin, exilés dans les profondeurs de la steppe, des chrétiens progressent jusqu'en Chine. Nestoriens, donc hérétiques. Comme leurs coreligionnaires d'Égypte et de Terre sainte, restés hors de portée théologique des conciles. Une mosaïque de sectes. Un endroit où on innove. Certains se perchent sur des colonnes pendant des années, pour demeurer le plus près possible du Ciel. D'autres s'isolent dans le désert, pour y entendre des voix. D'autres encore s'y regroupent, s'essayer à la vie communautaire. Le monachisme trouve sa source en Orient, et la formule est tellement efficace qu'elle se diffuse rapidement vers l'Occident.

Puis surgit la tempête, imprévue. Un *storytelling* concurrent, aussi formidablement efficace, puisant aux mêmes sources bibliques. L'histoire d'un Prophète récalcitrant, qui rencontre un ange dans le désert, galvanise son entourage. À la mort de Mahomet, en 632, l'islam contrôle une moitié orientale de l'aride Arabie. En 711, inspirées par un dernier souffle conquérant déposé *a posteriori* sur les lèvres de Mahomet mourant, « Allez et conquérez ces infidèles qui ne sont pas encore résignés », les armées musulmanes s'emparent simultanément des actuels Pakistan et Espagne. Elles contrôlent désormais toutes les terres entre ces deux pôles. Un empire aux étendues et à l'opulence sans précédent.

Le christianisme se fêle sous le choc. Il recule progressivement d'Égypte, d'Orient, jusqu'alors cœur démographique du christianisme. Il faudra plusieurs siècles pour que les populations adoptent majoritairement la religion des vainqueurs, mais ce n'est qu'une question de temps. Quand se convertir est la clé qui autorise l'ascension sociale, la foi des parents s'érode, la formule magique franchit par trois fois les lèvres : « J'atteste qu'il n'y a de dieu que Dieu. Et que Mahomet est son Prophète. »

Le christianisme approfondit son emprise sur les terres qu'il contrôle. L'Europe occidentale est désormais Chrétienté. Les ordres règnent, et prospèrent. La fédération des abbayes de Cluny fait chanter des flots de messes pour les morts, et comme



c'est de l'éternité dont il est question, les héritages tombent dans son escarcelle. L'Église a convaincu un continent de ce que bien mourir, c'est lui léguer ses biens – souvent des terres. Les réseaux monastiques se transforment en empires de propriétés foncières. Au même moment, l'Europe est saisie d'une fièvre expansionniste. D'abord légère, puis de plus en plus forte. Une clameur s'élève. « Dieu le veut », on part en croisade délivrer le tombeau du Christ. En 1099, Jérusalem retombe entre mains chrétiennes. On raconte que dans le massacre qui s'ensuit, les chevaux pataugeaient dans le sang jusqu'aux genoux – est-ce une figure de style pour exalter la valeur de ceux qui combattent pour Dieu, ou l'expression d'une ultraviolence interreligieuse ? D'autres pèlerinages en armes mèneront les soudards vers les hérétiques du midi de la France, ou en Reconquista de la péninsule Ibérique. Bernard de Clairvaux, de son côté, adoube les ordres militaires de toute son autorité de théologien. On pourra désormais être moine et verser légitimement le sang.

Byzance s'inquiète. Elle joue avec Rome la comédie du divorce en 1054, quand pape et patriarche s'excommunient réciproquement dans l'indifférence générale. Mais en 1204, c'est le crime passionnel. Une croisade est détournée, plus question de combattre l'« infidèle », elle tombe à bras raccourcis sur les trésors de Constantinople, violée et pillée par ses coreligionnaires. La date de 1054 marque *a posteriori* cette rupture symbolique. Désormais, il y aura deux Chrétientés. Il faut choisir entre être catholique, donc universel, ou orthodoxe, à la pensée droite.

Quand les ordres règnent

L'essor occidental se prolonge, à la fois urbain, technologique, démographique, philosophique aussi. Au début du XIII^e siècle, François d'Assise, fondateur de l'ordre franciscain, plaide pour nos frères les animaux. Dominique de Guzmán, fondateur de l'ordre dominicain, affronte l'hérésie cathare par l'éloquence, défiant le clergé adverse par la prédication. Leurs héritiers vont, dans la plus exigeante des pauvretés, évangéliser les pauvres et défendre le dogme, au besoin par l'Inquisition. Les évolutions des ordres sont le fidèle reflet du social. L'Église s'enrichit, rêve

de se subordonner les princes de ce monde, empereur d'Allemagne ou roi de France. Elle se déchire aussi en luttes intestines, jusqu'à trois papes se disputant le trône de saint Pierre... Et toujours plus d'œuvres d'art, de mécénat, de trésors, de pèlerinages lucratifs autour des reliques, de cathédrales filant leurs flèches de dentelle empierrée toujours plus haut vers le ciel à force de prodiges d'ingéniosité.

C'est que l'argent coule à flots dans la sébile de l'Église... Mais Martin Luther s'en émeut. Un grincheux, de ceux qui ont lu en détail les Écritures saintes. Celles qui parlent de notre Seigneur, ce génie de la parabole, qui a notamment énoncé qu'il est plus difficile pour un riche d'entrer au paradis que pour un chameau de passer par le trou d'une aiguille. D'ordinaire, les rabattois comme Luther sont circonvénus. On dresse un bûcher, on prononce un jugement pour la forme, et on oublie la critique. Là, il y a disruption. Les nouvelles technologies de la communication, en l'occurrence l'imprimerie, amènent son message à se répandre vite et loin. Des princes saisissent l'occasion pour secouer des jougs trop autoritaires, qu'ils soient temporels ou spirituels, et rejoignent le mouvement des « protestants ». La Réforme s'élance, irrésistible. La Bible est traduite en langues vernaculaires, histoire que l'Église catholique perde son monopole de l'accès aux écritures. Chacun désormais peut interpréter la Parole de Dieu en conscience. Les chapelles réformées vont se multiplier comme des petits pains entre les mains de Jésus.

Au même moment, l'Europe découvre un Nouveau Monde. L'Espagne, qui a mis la papauté sous tutelle, prend prétexte d'évangéliser les indigènes pour mettre la main sur la partie australe des Amériques, immenses territoires regorgeant de richesses. Pour la partie nord, les Anglais y envoient leurs dissidents, les plus rigoristes dans leur approche des Écritures. Ils y fonderont une nouvelle Jérusalem, et leurs descendants multiplieront les extases collectives connues sous le nom de « réveils ». Nul étonnement si, avec un tel ADN, les États-Unis d'aujourd'hui restent profondément religieux. Même si, par pragmatisme, le puritanisme des débuts s'est mué en religion civile, sorte d'auberge espagnole ouverte à tout croyant qui accepte de jurer sur un texte saint.



L'Afrique à son tour sera évangélisée, plus tard. Le temps des missions. On trace une ligne au milieu. Au nord l'islam, au sud le christianisme. Un christianisme parfois bigarré, dansant, chantant, expansif, où se devinent tantôt des réminiscences de cultes antérieurs.

Par le jeu de la démographie, ce sont justement ces Africains qui demain devraient être les chrétiens les plus nombreux. Le christianisme a pourtant longtemps été une affaire propre à l'Europe. Mais il y a reculé, massivement. L'Église a perdu son magistère sur la société et les idées à force de lutter contre des idées scientifiques qui s'imposaient comme des évidences. L'État lui a clairement fait comprendre que Dieu n'était plus maître des consciences. Cet effritement de l'autorité a fait croire un temps aux philosophes que Dieu était à l'agonie, les sociologues parlant d'un désenchantement du monde.

Mais ils pensaient l'histoire à l'échelle de la seule Europe. Dans la réalité, celle de la planète, le christianisme est resté expansif. Il se métisse. Il s'est américanisé, s'asiatisé aussi. Le pape a pris accent argentin. Les femmes exigent l'émancipation – ce processus en est toujours au point zéro à Rome, il a commencé depuis longtemps chez les protestants, même si eux aussi ont encore du chemin à parcourir. Dieu n'est pas mort, toujours il se métamorphose. Plus que jamais, le christianisme est divers, vivace, polymorphe, hyperactif. Et la promesse du Christ, qui n'a cessé de hanter notre histoire, reste d'actualité : à la fin des temps, il reviendra ressusciter les morts. Tertullien aurait qualifié cette croyance d'absurde – en rajoutant avec un sourire : mais c'est tellement absurde que ça ne peut être que vrai.

En tout cas, il y a toujours des gens qui y croient. Et ils sont de plus en plus nombreux.

Laurent Testot

Pour aller plus loin :

Histoire générale du christianisme, J.-R. Armogathe (dir.), 2 t., Puf, 2010.

Une brève histoire du christianisme, J. Arnould, L'Œil 9, 2012.

Christianisme. Guide illustré de 2 000 ans de foi chrétienne, A.-M. B. Bahr (dir.), Ullmann, 2013.

Le Christianisme. Histoire, courants, cultures, C.-H. du Bord, Eyrolles, 2005.

Histoire du christianisme, A. Corbin (dir.), Seuil, 2007.

Atlas des chrétiens. Des premières communautés aux défis contemporains, A. Girard, S. Parent et L. Pettinaroli, Autrement, 2016.

Christianisme. Dictionnaire des temps, des lieux et des figures, A. Vauchez (dir.), Seuil, 2010.

LE CHRISTIANISME DES ORIGINES

D'où vient le christianisme? « Du judaïsme, bien évidemment. » Voici la réponse que fera tout chercheur contemporain à cette question. Mais le consensus s'arrête là. Pour certains, le christianisme s'est très tôt détaché du judaïsme. Pour d'autres, ce lien a perduré au-delà du 1^{er} siècle de notre ère. À la lumière de l'interprétation des textes disponibles, une chose semble acquise : il a bien existé un personnage nommé Jésus, il était juif, et il a selon toute probabilité destiné ses prêches aux seuls juifs. C'est un processus initié par ses successeurs qui a propulsé son enseignement vers d'autres horizons que celui du peuple d'Israël.

Nouveau Testament et textes apocryphes

Aujourd'hui, l'étude des premiers temps du christianisme s'appuie pour une petite partie sur des textes profanes (essentiellement des historiens romains), et sur des textes religieux dans sa plus grande part. La rédaction des textes profanes a souvent été influencée par des volontés politiques, ce qui altère leur fiabilité.

Quant aux textes religieux, ils se séparent en deux groupes.

Ceux qui sont inclus dans le Nouveau Testament ont longtemps été présentés par les Églises comme historiques. On s'accorde aujourd'hui à dire qu'ils ont été produits dans d'autres buts que la narration de l'histoire telle que nous la concevons. Il s'agissait, pour les auteurs de ces textes, soit de répondre à des questions que leur posaient les communautés (doit-on être circoncis pour assister aux rituels? par exemple), soit d'établir un corpus théologique, souvent imprégné de téléologie. Ce terme renvoie à l'idée qu'un récit exprime, davantage qu'une logique chronologiquement structurée, le déroulement des événements tels qu'ils ont été voulus par Dieu. Cette notion est

particulièrement visible dans nombre de passages des Évangiles, dans lesquels Jésus est présenté comme accomplissant les prophéties de l'Ancien Testament.

Le Nouveau Testament comprend 27 « livres », écrits en grec (un doute subsistant sur l'Évangile selon Matthieu qui, selon certains chercheurs, aurait pu connaître une première rédaction en langue sémitique). On distingue parmi eux :

Les quatre Évangiles : « Ils sont trois plus un, comme les mousquetaires », selon la formule de Michel Quesnel¹. Comprendre : les trois premiers (Selon Marc, Selon Matthieu, Selon Luc) offrent sensiblement un même récit des événements de la vie de Jésus, et c'est pour cela qu'on les dit « synoptiques » (qui voient la même chose), quand Selon Jean, dont la rédaction a peut-être été influencée par une autre école de pensée, diverge dans son témoignage. Les spécialistes étant toujours en train d'en découdre sur leurs dates – et même sur leur ordre chronologique – de rédaction, on dira, pour faire court, qu'ils ont très probablement été écrits entre 60 et 110 de notre ère² et qu'une majorité de spécialistes estiment que Selon Marc fut le premier et Selon Jean le dernier.

Les Actes des Apôtres : attribués à saint Luc, ils récapitulent les premiers temps de l'expansion du christianisme dans le bassin méditerranéen.

Les épîtres (au nombre de 21), subdivisées en trois genres : pauliniennes (dont on a de bonnes raisons de penser qu'elles sont l'œuvre de saint Paul) ; deutéropauliniennes (dont on pense qu'elles ont été rédigées ultérieurement par ses successeurs, qui les ont signées de son nom pour leur faire endosser son autorité) ; autres (attribuées à divers auteurs, notamment évangélistes).

L'Apocalypse : la tradition fait de saint Jean l'auteur de ce texte, qui ressortit à un genre littéraire fréquent dans le judaïsme d'alors.

Quant aux textes religieux du second groupe, les apocryphes, ils ont été rejetés par les Églises, soit parce qu'ils ont été produits par des groupes minoritaires qui s'écartaient du dogme (cas de

1- M. Quesnel, *L'Histoire des Évangiles*, Cerf, 1987.

2- J.-P. Lémonon, *Les Débuts du christianisme*, L'Atelier, 2003.



courants de pensée qualifiés d'hérésies, comme les gnostiques³), soit parce qu'ils ont été rédigés postérieurement à la fixation du canon.

Notons enfin que nombre de ces documents ont été perdus ou détruits. Ceux qui nous sont parvenus ont souvent subi remaniements et retranscriptions.

À quoi ressemble le judaïsme du temps de Jésus?

On connaît, grâce au Nouveau Testament, aux philosophes de l'époque, et aux religieux hébreux tardifs qui ont produit une abondante littérature, l'existence de plusieurs courants au sein du judaïsme du temps de Jésus. Certains chercheurs vont jusqu'à préconiser le pluriel : des « judaïsmes ».

Mais la majorité des auteurs modernes rappellent que si l'histoire a retenu l'existence des sadducéens, des pharisiens, des zélotes et des esséniens, elle a négligé de parler des juifs du peuple, des *'am ha'aretz*, qui devaient former l'immense majorité des juifs de l'époque. Pratiquant leur foi au jour le jour, ils ne devaient pas prendre part aux débats intellectuels qui agitaient leurs élites.

Ces élites, plus facilement identifiables dans les textes, peuvent être divisées en :

Sadducéens : les prêtres. Héritier d'un judaïsme strict, ce groupe sacerdotal contrôle le Temple de Jérusalem (reconstruit au V^e siècle avant notre ère après sa destruction par Nabuchodonosor en -587). Il est riche, profite du commerce dont le Temple est le centre, a intérêt à ce que rien ne change, et collabore avec l'occupant romain.

Pharisiens : les orthodoxes. Ils vivent dans la stricte observation de la Loi de Moïse, à la fois écrite (la Torah, socle commun du judaïsme) et orale (le Talmud, un recueil qui leur est propre et sera ultérieurement synthétisé par écrit). Ils constitueront la matrice d'où émergera le judaïsme contemporain.

Zélotes : les terroristes. Parfois surnommés « galiléens » (ce qui renvoie à l'opposition géographique et historique entre Judée et Galilée, et plus largement à l'affrontement entre les lettrés

3- M. Scopello, *Les Gnostiques*, Cerf, 1991.

de Jérusalem et les ignorants de la campagne) ou « sicaires », les zélotes sont aujourd'hui considérés comme des intégristes menant une guérilla contre l'occupant romain et vilipendant les sadducéens. De nombreux mouvements ou leaders religieux (dont Jésus) sont dits galiléens à un moment ou un autre, mais les sources sont rares sur ces groupes réprimés par les autorités.

Esséniens : les ermites. En 1947 un ensemble littéraire impressionnant est exhumé des grottes de Qumrân. On estime qu'il a été produit, ou en tout cas collecté par une communauté essénienne, peut-être dissidente, entre le II^e siècle avant et la fin du I^{er} siècle de notre ère⁴. Ces textes, incomplets dans leur immense majorité, fournissent souvent plusieurs versions d'un même écrit, ce qui rappelle que le canon du judaïsme, le texte massorétique, n'a été fixé que bien plus tard. On englobe de nos jours sous le terme d'esséniens un courant, marqué par des tendances apocalyptiques et dualistes (bien contre mal), qui se réclame d'un judaïsme traditionnel à tendance érémitique. Certains chercheurs, minoritaires, soutiennent qu'il a fourni la matrice du christianisme⁵.

Samaritains : les étrangers. Ce groupe, qui a survécu jusqu'à nos jours, témoigne déjà de l'existence d'un schisme dans le judaïsme, dont il s'est séparé entre les VII^e et V^e siècles avant notre ère. À l'époque de Jésus, les samaritains sont des étrangers aux yeux des juifs, les deux communautés cohabitent sans se fréquenter.

Certains auteurs, s'appuyant sur une lecture exhaustive des écrits néotestamentaires et des historiens romains, distinguent d'autres groupes. Mais ceux-ci se nichent facilement dans les groupes antérieurement cités. Tout juste peut-on distinguer quelques sous-catégories partagées par plusieurs de ces groupes, notamment les baptistes (les esséniens sont baptistes, de même que des pharisiens) et les apocalyptiques (zélotes, esséniens...). Ces groupes s'influencent les uns les autres, par l'intermédiaire d'individus « passerelles ». Ainsi l'historien Flavius Josèphe

4- G. Stanton, *Parole d'Évangile?*, Cerf, 1997 ; A. Paul, *La Bible avant la Bible. La grande révélation des manuscrits de la mer Morte*, Cerf, 2005.

5- J. Taylor, *D'où vient le christianisme?*, Cerf, 2003 ; E. Nodet et J. Taylor, *Essai sur les origines du christianisme*, Cerf, 2002.



(v. 37-v. 100), né pharisien, qui a suivi un maître baptiste et apocalyptique avant de procéder à une retraite essénienne, puis combattu pour les zélotes et fini en partisan de l'ordre romain.

Ajoutons enfin que l'archéologie nous prouve que plusieurs langues sont utilisées dans le bassin méditerranéen comme en terre juive : le grec, langue commune de l'Empire, couramment pratiqué en diaspora⁶ ; l'araméen, langue héritée de l'occupation perse, en usage dans les campagnes du Proche-Orient ; l'hébreu, langue liturgique du culte juif, mais peut-être aussi langue véhiculaire de certains groupes traditionalistes ; et d'autres, comme le nabatéen (apparenté à l'arabe)⁷.

Quel est le statut des juifs dans l'Empire romain au 1^{er} siècle de notre ère ?

Les communautés juives sont très diverses. Elles sont aussi très dispersées, puisqu'on trouve des juifs en Judée, Samarie et Galilée, mais aussi en Perse (depuis la déportation à Babylone, au VI^e siècle avant notre ère) et dans tout le bassin méditerranéen (à Alexandrie et Antioche, dans les cités grecques, italiennes...). L'importance économique et numérique de ces communautés dans les empires parthe et romain (on estime qu'ils représentent alors le dixième des populations du bassin méditerranéen et du Proche-Orient) oblige les autorités à leur accorder un statut privilégié, selon un *modus vivendi* reposant sur la liberté de culte.

Pourtant, pour nombre de juifs, l'occupation romaine, vue au prisme de la Bible, est une punition de Dieu. Elle disparaîtra quand ils atteindront un état de pureté suffisant. Les communautés sont en attente du Messie, le sauveur annoncé par les prophètes. De nombreux thaumaturges sillonnent les contrées juives. Jésus (littéralement *Yeshua*, Dieu sauve), mais aussi Jean le Baptiste et bien d'autres, manifestent la parole de Dieu, attirent les foules, opèrent des miracles (exorcismes...), développent des rites (comme le baptême, déjà connu du judaïsme, mais qui,

6- La diaspora est l'ensemble des communautés juives résidant hors de la Terre promise.
7- P. Tomson, *Jésus et les auteurs du Nouveau Testament dans leur relation au judaïsme*, Cerf, 2003.

pour les prophètes baptistes, purifie en vue de la fin des temps, imminente).

En 66 de notre ère, les juifs de Judée et de Galilée se soulèvent contre l'occupant romain. En 70, le futur empereur Titus met le siège devant Jérusalem, où se sont repliés les insurgés. Parmi ces derniers, les zélotes imposent leur loi et massacrent sadducéens et pharisiens, avant d'être mis en pièces par les Romains. Le Temple est incendié dans le processus. La campagne romaine s'achève quatre ans plus tard, quand tombe la dernière forteresse zélate, Massada. À en croire Flavius Josèphe, ses défenseurs auraient préféré le suicide collectif à l'esclavage.

Plusieurs communautés ont fui Jérusalem avant le siège. Certains pharisiens, après avoir prouvé aux Romains qu'ils ne s'occupent que de religion, établissent une école rabbinique à Yavneh. La dominante intellectuelle pharisienne va alors s'exercer sans partage sur le judaïsme, zélotes, esséniens et sadducéens ayant été exterminés ou ayant perdu leurs centres religieux. Avec Yohanan ben Zakkaï et ses successeurs, on assiste à un formidable effort littéraire, la réforme rabbinique, qui va structurer le judaïsme jusqu'à nos jours. Ce processus aboutit aussi à l'exclusion mutuelle des courants juifs et chrétiens⁸, qui s'opère progressivement entre la fin du I^{er} et les débuts du IV^e siècle de notre ère.

Côté romain, les réactions face à l'importante et imprévisible communauté juive s'étalent sur un très large spectre, du rejet le plus viscéral à la fascination. Si nombre de Romains considèrent les monothéistes comme intolérants et fauteurs de troubles (pourquoi n'acceptent-ils pas, à l'inverse de tous les autres peuples conquis, de manifester leur allégeance en rendant un culte aux dieux de Rome?), d'autres sont attirés par une religion susceptible de donner un sens à la vie. Ils suivraient alors, selon un historien comme François Blanchetière⁹, ce même mouvement qui voit des Romains adhérer à des cultes orientaux, prônant le salut dans l'autre monde et reposant sur des processus

8- D. Jaffé, *Le Judaïsme et l'Avènement du christianisme. Orthodoxie et hétérodoxie dans la littérature talmudique I^{er}-II^e siècle*, Cerf, 2005.

9- F. Blanchetière, *Enquête sur les racines juives du mouvement chrétien (30-135)*, Cerf, 2001 ; et *Les premiers chrétiens étaient-ils missionnaires ?*, Cerf, 2002.



d'initiation, comme les cultes du dieu perse Mithra ou de la déesse égyptienne Isis.

Apparaît ainsi dans l'Empire une proportion non négligeable de craignant-Dieu, ou prosélytes (le terme renvoyant alors à quelqu'un qui tend à changer de religion de sa propre initiative), sympathisants du judaïsme en lien avec une communauté juive, partageant certains traits du culte mosaïque souvent sans aller jusqu'à se convertir, ce qui impliquerait notamment la circoncision.

Quel a été le processus d'expansion du christianisme ?

Rapidement, les chrétiens (qu'il est aujourd'hui plutôt convenu d'appeler les judéo-chrétiens, puisque seule leur croyance en la messianité de Jésus les distingue des juifs, ce qui fait d'eux un rameau du judaïsme parmi les autres) vont se scinder en deux groupes. Ils reproduisent ce faisant un clivage qui divisait depuis longtemps le judaïsme dans son ensemble, entre juifs de pure observance (centrés autour de Jérusalem) et juifs de culture grecque, que l'on qualifie d'« hellènes », acceptant plus ou moins que des gentils (non-juifs) assistent à des cultes.

Les Actes des Apôtres, considéré comme le texte le plus « historique » du Nouveau Testament, raconte l'histoire suivante, reprise comme canevas par les historiens. Le juif et citoyen romain Paul, d'abord adversaire farouche des judéo-chrétiens, devient un des plus ardents propagandistes de la nouvelle *ecclesia* (terme grec qui deviendra Église, extrait de la Septante, où il traduisait déjà un mot hébreu renvoyant à l'idée de communauté religieuse). En qualité d'hellène, il évangélise les communautés en diaspora et se retrouve confronté aux requêtes des prosélytes, des gentils attirés par le judaïsme. À quelles conditions peuvent-ils devenir chrétiens ? Faut-il exiger d'eux qu'ils soient circoncis pour assister au rituel le plus sacré, le repas de Pâques ? La destruction de la communauté supposée conservatrice des judéo-chrétiens de Jérusalem, lors de la guerre contre les Romains, laissera le champ libre à la tendance initiée par Paul, dont le grand génie aurait été de faciliter l'accès au christianisme en réduisant à quasiment rien les gages attendus d'un impétrant au

judaïsme. Ce dernier peut désormais rester incirconcis, continuer à manger ce qui lui plaît... il s'engage juste à respecter les commandements de Dieu et à ne pas faire d'offrandes aux idoles des polythéistes.

Les gentils vont basculer progressivement dans le christianisme, qui semble alors trouver opportun de se distinguer radicalement du judaïsme. Les nouveaux leaders juifs, tout à leur souci de pureté, font un retour vers l'orthodoxie et excluent les communautés dissidentes. Le processus (qui s'étale du 1^{er} au III^e siècle) est alors validé de part et d'autre par l'établissement de textes canoniques.

Le Nouveau Testament, né de cet étrange mélange conjoncturel de répulsion-fascination vis-à-vis des juifs, présente ainsi l'Église chrétienne comme héritière du concept biblique de Peuple élu, tout en prenant par passages des accents qui laissent entrevoir la naissance de l'antisémitisme chrétien. La rupture est totale. Au IV^e siècle de notre ère, judaïsme et christianisme forment deux religions distinctes, qui vont s'employer à fixer des canons littéraires propres pour mieux asseoir leurs identités respectives

Laurent Testot

Partie I

GENÈSE

Crucifié, puis ressuscité. Torturé sur la croix pour racheter les péchés de l'humanité, vos péchés à vous, ceux qui vous auraient interdit de jouir de la vie éternelle...

Un *storytelling* merveilleusement efficace, structuré autour d'un prophète juif exécuté comme criminel par les Romains vers l'an 30. Le génie de Paul fut de concilier les imaginaires juifs et romains. Celui de ses successeurs fut d'imposer sans partage sa vision.

Mais cette religion, lancée dans l'attente de la fin des temps, ne pouvait survivre sans un dogme solide. Celui-ci se forgea dans les polémiques. La Grande Église se structura et écrivit l'histoire. Les perdants, « hérétiques », virent leurs livres brûlés. Il s'en trouva pourtant, en Orient, pour connaître le succès et se déployer jusqu'en Chine.

QUE SAIT-ON DE JÉSUS?

Jésus, en araméen Yeshou, est né juif. Il porte le nom de Josué, le héros biblique de la conquête de Canaan. Ce nom était fort répandu en Israël, c'est pourquoi il a fallu préciser que ce Jésus-là était de Nazareth, ou alors user de ce qui devint très vite un surnom après sa mort : Christ. Visiblement, Joseph et Marie ont doté leur fils aîné du nom d'un ancêtre glorieux. De fait, les frères de Jésus ont tous des noms de patriarches : Jacques porte le nom de Jacob, et les autres les noms de trois de ses fils : Josès (ou Joseph), Jude (ou Judas), Simon (ou Siméon). L'évangéliste Marc (6,3) a dressé la liste de quatre frères et (au moins) deux sœurs, dont le patriarcalisme de l'époque n'a pas retenu les noms. Quant à sa naissance, elle eut lieu entre - 7 et 4, durant le règne d'Hérode le Grand, à Bethléem ou ailleurs (le moine Denys le Petit, brillant astronome pourtant, s'est trompé dans son calcul de la mort d'Hérode).

De l'enfance de Yeshou, nous ne savons rien de sûr. En revanche, les compétences qu'il manifeste à l'âge adulte font deviner une éducation pieuse. Il fréquente la synagogue, accomplit les rites et participe aux pèlerinages. Pour un artisan du bois, sa formation fut étonnamment poussée : Jésus était trilingue. Pour converser avec les Romains et les habitants des régions voisines d'Israël, il devait posséder des rudiments de grec, langue universelle de l'époque. L'araméen était sa langue maternelle. De plus, il lisait les Écritures dans le texte, c'est-à-dire en hébreu. C'est surtout sa capacité incontestée à débattre de l'interprétation de la Loi avec les scribes, les pharisiens et les sadducéens qui atteste de son degré de culture. Comment a-t-il appris à lire et écrire, quand a-t-il acquis sa familiarité avec le texte biblique ? La formation scolaire de Jésus enfant ne s'est en tout cas pas déroulée sans l'assentiment des parents. Comme il était le premier-né de la famille, ils ont pu lui vouer une